

XYZ. La revue de la nouvelle

Facultatif

Bertrand Laverdure



Numéro 62, été 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2000). Facultatif. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 37–41.

Facultatif

Bertrand Laverdure

Je suis un personnage facultatif. Je n'apparais qu'à la page deux cent quatorze d'une espèce de brique américaine. Je ne suis qu'une silhouette inutile dans une œuvre foisonnante qui n'a pas besoin d'un personnage de plus. Je suis ce que l'on appelle une bordure de toile de fond, une fleur sur le tapis, un peu de lumière là où l'on voit l'horizon. Je n'ai pas de nom, pas de domicile, pas de profil psychologique ; je ne suis pas non plus un symbole quelconque ou une missive maladroite sur l'art de créer. Je n'appartiens qu'à un univers abstrait et morne qui d'habitude n'enchanté pas les gens, à moins qu'on ne les invite à s'exprimer (et ce, avec une hargne et une insistance dignes des meilleurs talk-shows américains) sur ce qu'ils ressentent devant l'impossible infini qui les habite.

Quelques mots suffisent à me désigner, et ceux-ci n'occupent que la moitié d'une ligne d'un paragraphe bref sans importance.

Kevin revenait d'un concours de danse. Il faisait nuit. Sur la route entre l'école et sa maison, quelques lampadaires et quelques vieux bancs de parc. Mollement assis sur un de ces bancs, quelqu'un lui fit un clin d'œil malin, sans qu'il s'en aperçoive. Perdu dans ses pensées, rêvant de Martha Hackville, Kevin déambulait sans prêter attention à quoi que ce soit. C'est chez lui, heureux d'être finalement redevenu un jeune garçon, entouré de ses objets idiots et puérils (qui rassurent même les moins niais), qu'il s'endormit sans redouter que la nuit lui vole sa nudité.

Je suis une touche étrange dans le décor de ce roman. Un personnage éloigné, esquissé, noirci par la nuit et qui n'a plus que quelques attributs pour accomplir son rôle — tout compte fait — passablement mineur.

Ma vie s'est toujours résumée à ce genre d'apparition, à ces minutes où ma présence est requise mais non pas nécessaire, à

ces moments où mon corps, bien que sollicité, n'atteint pas à la schématisation.

Bref, je vis dans l'évanescence et je reste pour le commun des mortels insaisissable. Ma seule consolation est de pouvoir surprendre mes interlocuteurs, quelquefois mes amis (puisque l'évanescence est une maladie répandue de nos jours) en leur racontant combien de fois, malgré tout, je suis apparu dans tel et tel roman.

Je me suis toujours accommodé de cette vie paisible et anonyme, de ces petites glorioles de passage qui rendent les heures parfois savoureuses.

Je suis entre autres né à Montréal durant une nuit sombre et pluvieuse. Le pauvre Nicolas Banville mourait de ne plus trouver une transition pour son roman curieux. Son personnage principal, espèce de grand efflanqué fantastique, était coincé dans une ville aux allures de sinistre village abandonné. C'est en regardant la pluie couler sur ses vitres qu'il eut l'idée de créer un personnage de main, un personnage abstrait qui ne serait qu'une main, qui n'agirait dans le récit qu'en tant que main. C'est là que je suis intervenu.

Sur une table laissée là, une vieille table de pique-nique, dégoulinante et sale, Darmouth Calloway aperçut une main. Une pauvre main délaissée, tranchée nettement au niveau du poignet, qui semblait bouger imperceptiblement. Il s'en approcha. La nuit avait fait couler tout un torrent sur les terres avoisinantes. Les rues étaient humides et tachetées de flaques. Darmouth avait épuisé ce que la peur nous dicte de prudence, il était prêt à tout. Sur le dos de cette main il remarqua un tatouage. Dès qu'il voulut retourner celle-ci, ses doigts soudainement se crispèrent et laissèrent échapper une espèce de souffle vide. Telle une luciole, subitement, la main s'illumina. La peau rosée prit des teintes d'écarlate et de pourpre fluorescent. La noirceur du tatouage sembla se bomber sur la peau. De deux dimensions, le dessin passa rapidement à trois. Darmouth avait maintenant dans sa paume un bas-relief enflé sur le dos d'une main lumineuse.

J'ai emprunté tous les costumes possibles. Je ne me suis pas contenté d'intervenir dans des histoires étranges ou loufoques. Je suis le type parfait du personnage sans importance. Je n'ai pas d'identité précise. Je suis parfois psychopathe, parfois vagabond, parfois maîtresse de maison, parfois héros sportif, parfois héroïne fougueuse, quelquefois main lumineuse, quelquefois clin d'œil malin. Il n'y a aucune nomenclature qui saurait résumer ma vie avec justesse. Je ne compte pour rien, puisque je ne suis qu'une évanescence, qu'une idée floue et nerveuse sous le regard concentré de ceux qui essaient de me saisir, de capter mon utilité, d'interpréter mes apparitions. À l'occasion, par contre, il m'arrive de surgir dans une lettre de ménagère, dans un poème émietté que l'on déchire avant de se mettre à rire ou de se frotter les yeux maladroitement.

Sylvie,

Qu'est-ce que je t'ai fait hier soir?... Pourquoi tu ne veux plus me parler?... Je ne pense qu'à toi depuis tantôt. Je ne travaille plus comme avant. Ne me laisse pas sans au moins m'expliquer ce que j'ai fait! Je ne veux pas te faire pitié, ne me console pas s'il ne le faut pas, mais comprends-moi, deux ans ensemble et si vite me tourner le dos! ?

J'ai croisé un vieil ami dans l'ascenseur du building. Il vient emménager ici. Il me rappelle les premiers temps où nous nous sommes rencontrés. Tu ne sais pas à quel point son petit bonjour gentil a pu me faire du mal...

Pour sauver les apparences, tout le monde se triture un peu l'esprit. Personne n'aime décevoir, tomber dans le ridicule ou se faire rabrouer publiquement. J'offre ainsi mes services d'incarnation passe-partout à tous les pauvres désœuvrés adeptes du mensonge. Je ne chôme jamais. Chaque jour que le soleil bourdonne à l'horizon, quelques silencieux ermites, quelques jeunes hommes troublés, me convoquent, m'interpellent. Chaque nuit rugueuse de peine ou affreusement déchiquetée par l'ennui ou l'indifférence, des hommes curieux, des femmes éprises de liberté et des écrivains jetés sur leurs feuilles m'invitent, absorbent à

quelques reprises mes multiples silhouettes, me font dévaler quelques pentes sur leurs chevaux exaltés, m'envoient des invitations discrètes pour ajuster leurs effets dramatiques. On me tord, on me tue, on me coupe, on m'embrasse, on me viole, on me torture, on me donne des coups de pied, on me cite, on me burine sadiquement, on me couche sur un lit, on me caresse, on me punit, on me jette à l'eau, on me transforme en spectateur, en témoin, en vil méchant corvéable, en paresseux, en foule triste incarnée par un geste, un mot, un visage sans nom ; on me relègue aux oubliettes, on me fait danser tout à côté des personnages principaux, on me présente à une reine, on me fait tomber dans la rue, on m'écrase sous un building qui s'écroule, on me maltraite, on me fend, on me fait applaudir, on m'emprisonne, on vient m'escroquer, on me donne du fil à retordre, on me fait rire bêtement, méchamment ou sarcastiquement ; on me donne à manger, on me voit en bicyclette, on me remarque dans la rue, on vient consulter mon site Internet, on me donne des baffes, on m'exploite, on me fait lire des journaux, on me fait faire des études, on reconnaît ma candeur, ma lâcheté, mon allégresse naïve, ma bêtise ; et ce, toujours sans me consulter, cela va de soi, puisque je ne suis qu'une évanescence.

Je n'emploie ici le « je » que pour vous donner une image quelconque de moi-même. N'appartenant pas à votre monde cartésien, solide, puissant et nettoyé, je n'aurais pu me faire comprendre autrement. Je ne suis pas un spécialiste de la communication, ni un haut-parleur bien tranquille, je n'ai pas non plus besoin de vivre. Ce serait d'ailleurs d'un fastidieux auquel je suis heureux d'échapper.

Je ne suis que de la lourde poussière d'étoiles fossilisée. Vous m'avez humée dès votre naissance et je vis en vous tous comme un virus qui dort. Quelques pensées, quelques gestes et quelques ruses suffisent à m'activer. Je donne la maladie de la complétude, mais je provoque communément la maladie de la réalité et reproduis surtout les symptômes de l'amour.

Que dire de plus pour me faire comprendre ! J'existe pour que vous ayez le bonheur précieux de m'effacer, de m'oublier, de

passer à côté de moi. Parfois on m'offre des rôles parlants, pour raviver quelques vieux mélancoliques. Mais ma vie ne correspond pas tout à fait à ce genre de présence nette, étoffée. Ne me donnez pas trop de poids, je suis vivace et fluet, patient et à peine visible.

Oubliez-moi tout de suite. Passez à autre chose. Tournez la page.